

PATRICK BLANC ET BRUNO TANANT

VÉGÉTALEMENT VÔTRE

Bruno Tanant est paysagiste et Patrick Blanc, botaniste. Tous deux mettent la ville au vert et aménagent avec talent les paysages urbains. Perspectives de deux passionnés face au mur végétal, imaginé par Patrick Blanc pour l'hôtel Pershing Hall, à Paris.

Bruno Tanant, paysagiste : Vous attendait, je regardais le mur végétal. Et plus je le regardais, et plus je m'échappais de la cour de cet hôtel que je ne connaissais pas. Comme s'il pouvait faire disparaître la décoration d'Andrée Putman.

Patrick Blanc, botaniste : J'ai effectivement constaté que les clients de l'hôtel prenaient d'assaut les tables qui le longent. Ils recherchent sa proximité... Ce mur éveille de la curiosité, de l'émotion, du bien être. Il y a 300 espèces de plantes, et toutes vivent accrochées à la paroi, mais je serais incapable de vous dire si les visiteurs apprécient davantage sa composition esthétique, ou s'ils le perçoivent comme un simple jardin vertical. Et vos projets, plutôt quel genre?

B.T. : À la fois artistiques et politiques. Le paysage est politique. Surtout en banlieue où l'amélioration des espaces entre les nœuds de circulation, aux abords des logements, le long des avenues demeure une question d'urgence et de survie. La banlieue souffre d'un vrai manque de cohérence urbaine, d'où la violence de certaines réunions de concertation avec les habitants. En fait, j'essaie de proposer aux communes de nouveaux scénarios de vie, de créer de la fluidité, d'inventer des dynamiques nouvelles. Plus explicitement, je cadre des vues, modifie des cheminements, dessine des parcelles, modèle des terrains, densifie du végétal. En clair, j'essaie de changer le monde bien que le monde refuse de changer. Complicé... À des lieues du rêve enclos que ce mur végétal m'évoque.

P. B. : Ma démarche n'est finalement pas si éloignée de la vôtre. J'abhorre, par exemple, les jardins publics dans le sens où ils obligent les gens à se détourner de leurs parcours habituels, que pour s'y rendre, ces derniers se voient contraints

de perdre ou de prendre du temps... Certes mes murs végétaux s'apparentent plus à des écosystèmes qu'à des jardins, essentiellement à cause du nombre d'espèces qui y coexistent, mais il n'en demeure pas moins qu'à l'image de vos paysages, ils sont donnés à la ville. C'est-à-dire à mêmes, indifféremment et indéfiniment, de coloniser les tunnels, les parkings, les parois aveugles, l'ensemble des espaces inaccessibles à l'homme et définitivement perdus pour lui.

B.T. : Avec cette différence que j'apporte des solutions d'aménagement aux surfaces horizontales, alors que vos murs occupent de façon autarcique le champ du vertical.

P. B. : À moins d'être un lézard, comment faire autrement! En ce qui me concerne, je préfère laisser les horizontales à l'homme, à ses voitures, à ses poussettes, à toutes ces occupations citadines dont les plantes n'ont que faire pour pousser...

B.T. : Quand je vois le nombre d'espaces condamnés et délaissés, toutes ces zones dévalorisées et reléguées à l'inexistence parce que non rentables... Les villes se résument à des vitesses et à des fonctions, entrecoupées de chaos qui ne demandent qu'à être exploités. Qui considère le potentiel de ces interstices urbains menant, par exemple, de chez soi au supermarché, du supermarché au bureau?

P. B. : New York, qui réinvestit depuis un certain temps tous ses résidus. Et Los Angeles, qui demande à ses habitants de choisir parmi 150 espèces d'arbres, ceux qu'ils planteront devant chez eux.

B.T. : Je doute que cela se produise un jour ici. En France, les interventions de paysage dépendent trop de l'idée que